

## Jean-Jacques Gorog

### Qu'est-ce qu'interpréter le transfert ?

La question peut être d'emblée résolue si l'on pose, ce sera l'hypothèse que je vais vous soumettre, qu'il n'existe pas d'autre interprétation que du transfert. Si on prend au sérieux cet énoncé que je m'efforcerai de démontrer même si il peut paraître aller de soi pour la plupart d'entre vous il s'ensuit que la question posée devient : qu'est-ce que l'interprétation ?

Mais poser la question ainsi nous revient au visage immédiatement : qu'est-ce que le transfert ?

Et ainsi de suite.

Lacan définit le transfert après un certain temps de réflexion et un séminaire consacré à cette question à partir du « sujet supposé savoir ». La formule est plaisante et a donc été reçue comme le transfert à l'analyste d'une supposition de savoir de la part de l'analysant. D'ailleurs immédiatement se pose la question de savoir ce qu'il est supposé savoir. On suppose que c'est quelque chose qui concerne le sujet, ou alors au moins quelque chose qui concerne la théorie analytique, enfin quelque chose qui justifie qu'il occupe cette place, enfin qu'il soit digne de vous écouter. Or très vite on s'aperçoit que ce savoir va être exercé dans une direction qui contredit fermement la supposition en question. C'est que le psychanalyste justement est chargé de vous faire savoir qu'il ne sait rien de vous... que vous ne lui auriez dit. Autrement dit voici que le dispositif même implique que le savoir que l'analysant suppose, personne d'autre que lui-même n'en dispose, ce que Lacan précisera ensuite, que le savoir supposé c'est le sujet qui en dernier ressort en est dépositaire, même si il ne le sait pas. Les formules ici sont multiples, et vont toutes dans le même sens, du savoir insu à « l'insu que c'est... »<sup>1</sup> Autrement dit c'est un savoir que l'analyse est chargée de lui faire découvrir.

On vérifie qu'il n'y a pas d'autre interprétation que celle qui dit ça : « Je ne sais rien », ce qui revient à dire : « Je ne suis pas celui que vous croyez,

1 - Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », 14 déc.1967, *Autres écrits*, Paris ; coll champ freudien, Le Seuil, 2001.

en réalité je ne suis rien, et c'est dans la mesure où je ne suis rien que j'exerce mon office qui est de vous le faire entendre. » C'est ainsi que je me représente l'analyste issu de la pratique et de l'enseignement de Lacan. Comme le sujet est sourd à cette proposition la chose peut durer un certain temps, et elle dure en effet un temps parfois considérable, où nous rejoignons le sous-titre de cette série que nous nous trouvons initiés. Mais à quoi est-il sourd, et pourquoi est-il sourd ? Il est sourd parce qu'il ne peut être sans l'autre qui entend ce qu'il a à dire sur lui-même et donc se soutient de cette supposition que l'Autre sait. D'ailleurs l'analyste si il est tel sait quelque chose, il sait qu'il ne sait rien, ce rien qui fera dire à Lacan qu'il est semblant d'objet  $a$  dans le dispositif de la cure, ou encore qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, formules bien différentes mais qui en ce point désignent la même chose. C'est d'ailleurs pour cette raison que lorsque les analystes se plaignent, en contrôle par exemple, de leur incapacité à conduire une cure, de ne pas être à leur place, de ne pas être à la hauteur de la tâche, ce n'est pas nécessairement le signe qu'ils n'y sont pas. D'où d'ailleurs la remarque de Lacan adressée aux analystes chargés d'en contrôler des qui débutent, ils ont toujours raison.

Mais je rappelle, excusez moi d'enfoncer des portes qui devraient toujours rester ouvertes que si le transfert repose sur cette supposition de savoir attribuée à l'analyste le discours analytique travaille à la réduire. C'est le sens de l'interprétation, sa visée, qui interprète le transfert. Il me faut ici souligner le gain de la formule de Lacan. Au transfert répondait le contre-transfert des élèves de Freud. A la supposition de savoir répond un savoir à faire advenir du côté de l'analysant grâce à l'analyste, comme le dit Lacan, du même côté du mur du langage. Le sujet aime le savoir qu'il vient déposer et en affuble celui qui s'en trouve maintenant le dépositaire. Sans doute la quête de savoir ne va pas sans amour, mais ce n'est ni l'amour ni la haine qui en constituent la visée, puisque c'est un savoir précisément sur le désir, et sur l'objet de ce désir appelé  $a$ .

A propos de cette question et revenant sur un auteur qui m'a occupé avec quelques autres l'année dernière, Ferenczi, et dont l'article sur le transfert était pour Lacan une référence majeure :

« C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui ait été le plus tourmenté par le problème de l'action analytique, n'est pas pour nous surprendre. On peut dire en effet que l'article de Ferenczi, *Introjection et transfert*, datant de 1909 [3], est ici inaugural et qu'il anticipe de loin sur tous les thèmes ultérieurement développés de la topique.

Si Ferenczi conçoit le transfert comme l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective, il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il entend par là l'absorption dans l'économie du sujet de tout ce que le psychanalyste présentifie dans le duo comme *hic et nunc* d'une problématique incarnée. *Cet auteur n'en vient-il pas à l'extrême d'articuler que l'achèvement de la cure ne puisse être atteint que dans l'aveu fait par le médecin au malade du délaissement dont lui-même est en position de souffrir*<sup>2</sup> ? »<sup>3</sup>

Où peut se lire une anticipation de cette dimension de l'analyste comme objet *a*, mais je pense ici à un autre aspect plus tardif du journal de Ferenczi et qui concerne son traitement fort contesté de la psychose : comment interpréter le transfert, ici ou plutôt comment défaire le transfert délirant, on le sait c'était sa tentative, en s'installant à son tour et à la place de la patiente sur le divan pour lui dire qu'il ne l'aimait pas et qu'elle ait ainsi une chance de l'entendre. C'est une variante dans le registre de l'être – je ne suis pas celui que vous croyez vous aimer – de ce que j'ai commencé à évoquer et qui concernait le savoir. – Je vous renvoie ici aux schémas de Lacan de « L'Acte analytique » fondé sur les vecteurs *je ne suis pas* et *je ne pense pas*.

Mais pour poursuivre dans ce que la psychose a de démonstratif à condition ensuite de l'adapter au sujet névrosé, il est clair que pour qu'un délirant puisse dire ce qu'il pense à quelqu'un qui en vertu de son délire connaît déjà toutes ses pensées il est préférable de lui faire savoir qu'on n'a pas habituellement ce pouvoir, sinon il risque fort de ne rien dire. Il est ici particulièrement nécessaire de le lui préciser. Forçant sans doute le trait, cette dimension est toujours présente et certes vous aurez beau jeu de dire que l'analyse ne se réduit pas à ça. En effet cette position du psychanalyste qui ne sait rien de ce qu'on va lui dire correspond d'abord à ce que Freud et Lacan ont souligné très vite : le premier dès qu'il est question de transfert, d'*un* transfert, à interpréter afin que le cours de l'association libre puisse se poursuivre tranquillement jusqu'à la prochaine alerte transférentielle, et le second montrant la chose dès son premier séminaire, avec la promotion du transfert comme résistance

2 - Rectification du texte en la phrase avant-dernière et à la première ligne du paragraphe suivant, 1966.

3 - Lacan J., « La direction de la cure », 10-13 juillet 1958, *Écrits*, Paris ; coll champ freudien, Le Seuil, 1966, pp. 612-613.

nécessitant l'interprétation pour en lever l'obstacle. Ici vous me suivrez sans peine dans cette première version de l'interprétation qui à l'évidence interprète le transfert.

Je ne voudrais pas trop entrer dans la critique que fait Lacan aussitôt du contre-transfert, conception qui vise en dernier ressort à permettre à l'analyste de pouvoir interpréter correctement le transfert sans se laisser perturber par les effets que le transfert du patient aurait provoqués en lui. Si je cite le point c'est pour m'intéresser aux motifs de la critique qui ira, on le sait, jusqu'à proposer à sa place le « désir du psychanalyste <sup>4</sup> ». L'un des éléments qui sera repris par la suite est l'idée que cette interprétation du transfert gagne à s'alléger d'une formulation par trop explicite à laquelle les tenants du kleinisme nous ont familiarisés du style : « Vous pensez à moi » ou « vous me prenez pour votre père », toutes ces formules qui se terminent dans la bouche par « moi » installant l'analyste au centre de toutes les préoccupations du patient. Lacan ne dit pas que c'est faux, car c'est bien ce qu'implique la notion même de transfert, il dit que c'est le plus souvent inutile, et lent, comme on dit d'un coup dans les jeux qu'il est lent. Parce que comme l'Œdipe, que le discours courant lui aura fait connaître dès avant le début de son analyse, le transfert et son interprétation est chose bien connue dans le monde et le reste, malgré la phase obscurantiste que notre monde traverse.

Mais ce moment du transfert comme résistance, comme répétition, et de son interprétation n'est qu'un moment de la cure comme il l'est de la théorie de Lacan. La question se pose de ce qui est premier du transfert ou de l'interprétation. *L'acting out* qui instaure le transfert au début de la cure en installant l'analyste comme complément du symptôme avait déjà situé ce propos dans le séminaire *L'Angoisse* : interprétation qui cette fois anticipe sur le transfert qui n'est installé que dans un second temps. Problème révoqué dans le séminaire de 1964 : « Ceci est essentiel à marquer le paradoxe qui s'exprime assez communément en ceci (et qui peut être trouvé même dans le texte de Freud) que ce transfert est à attendre, pour l'analyste, pour qu'il commence à donner l'interprétation <sup>5</sup>. »

Vient donc le transfert dans sa dimension de création avec *Les Quatre concepts...* Bien sûr je vais trop vite et ne vous donne pas toutes les étapes.

4 - Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Le Seuil, 1973, p. 210, et le transfert constituant du désir.

5 - Ibidem, p. 119

D'abord il insiste sur la présence de l'analyste, dès lors inclus dans ce qu'il appelle le concept de l'inconscient. Puis énonce à nouveau le versant « résistance », qui comporte fermeture, interprétation, ouverture : « Ce que Freud nous indique, et dès ce qu'il apporte au premier temps concernant le transfert, c'est que le transfert est essentiellement résistant, *Übertragungswiderstand*, que le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, que l'inconscient se referme par le moyen du transfert, qu'il est là quelque chose qui, loin d'être ce que j'ai appelé tout à l'heure la « passation de pouvoirs », est justement la fermeture en tant qu'elle lui est opposée <sup>6</sup>. »

Ce versant comporte une lecture critique, pas celle du contre-transfert cette fois, plutôt l'autre façon de penser la psychanalyse à l'IPA, une conséquence de l'*egopsychology* : l'interprétation veut résoudre ce qui fait l'obstacle du transfert : « l'analyse du transfert doit procéder sur le fondement d'une *alliance avec la partie saine du moi* du sujet», que l'analyse du transfert, c'est de faire appel à son bon sens, je dirais, pour lui faire remarquer le caractère illusoire qu'ont telles ou telles de ses conduites à l'intérieur de la relation avec l'analyste, est quelque chose qui proprement *subvertit ce dont il s'agit*, à savoir — bien effectivement la présen-tification de cette schize du sujet qui est ici, effectivement, réalisée dans la présence. »

Lacan s'oppose ici fermement à l'interprétation qui fait appel à la raison du sujet, ce que je transcris sous la forme : « Enfin ! Vous voyez bien que je ne suis pas celui que vous croyez ! »

« Mais, faire appel à cette partie du sujet qui serait, là dans le réel, apte à juger avec l'analyste (des parties saines conjuguées!) de ce qui se passe dans le transfert, c'est là méconnaître que c'est justement *cette partie-là qui est intéressée dans le transfert, que c'est elle qui ferme la porte, ou la fenêtre, ou les volets, comme vous voudrez, et que la belle avec qui on peut parler, est là derrière*, que c'est elle qui ne demande qu'à les rouvrir, les volets. Et c'est bien pour cela que c'est à ce moment que l'interpréta-tion devient décisive, car c'est à elle qu'on a à s'adresser. »

Comme on voit il s'agit bien d'interpréter en fonction de la belle derrière les volets, ce qu'il développera ensuite avec la tromperie de l'inconscient, la belle trompeuse...

6 · Ibidem, p. 119

Voie sur laquelle il peut s'engager après cet énoncé souvent repris mais pas toujours dans le contexte qui prévaut ici soit la question du transfert : « l'interprétation de l'analyste ne fait en somme que recouvrir le fait que l'inconscient et ses nœuds dans leur constitution (où qu'ils aboutissent, au rêve, au lapsus, au rire du mot d'esprit ou au symptôme), l'inconscient lui-même, s'il est ce que je dis, à savoir jeu du signifiant, l'inconscient dans ses formations a déjà, lui, *procédé par interprétation* <sup>7</sup>. »

Si l'inconscient a déjà procédé à l'interprétation dans ses formations quelle peut bien être la tâche de l'interprétation de l'analyste ?

Ce nouveau, c'est le cas de le dire, versant du transfert, comment s'interprète-t-il ?

Venons donc à ce second versant, créationniste. Il va mettre un certain temps à se déployer jusqu'à se soutenir d'une formule que vous connaissez bien même si elle n'a pas délivré tous ses secrets : « le transfert est la mise en acte de la réalité (sexuelle) de l'inconscient <sup>8</sup>. »

Je crois qu'on pourra sans peine saisir que ce versant qui n'est plus simple répétition installe bel et bien l'analyste à la place qui doit en répondre, avec l'interprétation chargée d'en confirmer la validité.

Vient à la fin une version modèle de l'interprétation qui comporte cette dimension du transfert très explicitement : « *Je ne te le fais pas dire* ». N'est-ce pas là le minimum de l'intervention interprétative ? Mais ce n'est pas son sens qui importe dans la formule que la langue dont j'use ici permet d'en donner, c'est que l'amorphologie d'un langage ouvre l'équivoque entre « *Tu l'as dit* » et « *Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire* <sup>9</sup> ».

Comment comprendre cette interprétation minimale, exemplaire, sinon comme n'interprétant rien d'autre que le transfert, débarrassé de l'imagerie œdipienne ainsi que de l'imagerie qu'incarne le psychanalyste-type ? Lacan ne cesse de prodiguer conseils et avertissements : « Ne vous haussez pas du col » et lui-même ne se privait pas d'ignorer à l'occasion jusqu'à l'existence d'un objet *a* qu'il aurait inventé. D'où

7 · Ibidem, p. 118

8 · Ibidem, pp. 133, 137.

9 · Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris ; Le Seuil, p. 492

également cette critique de la neutralité <sup>10</sup> comme de la grisaille dans laquelle devrait se tenir le désormais triste-analyste.

Il s'agit de ne pas confondre la fonction d'interprète du transfert avec celle d'interprète de l'Œdipe où l'analyste cherche, tel Polonius, à observer la scène sexuelle derrière un rideau. On sait ce qu'il lui en coûta. ■

10 - « Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste si ce n'est justement ça, cette subversion du sens, à savoir cette espèce d'aspiration non pas vers le réel mais par le réel. »  
Le 26 Février 1977, Jacques Lacan parle à Bruxelles. « Propos sur l'hystérie » Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, (Le texte inédit de cette conférence a été transcrit par J. Cornet au départ de ses propres et plus fidèles notes manuscrites ainsi que de celles d'I. Gilson) publiée dans Quarto, 1981, n° 2.